

Movimientos minoritarios, insistencias – resistencias locales

Córdoba, 26 et 27 octobre 2018

LES CHIENS, TOUJOURS LES CHIENS

Alfredo Lopez

Lecture: Alfredo López-Rosa Calanocce



Sin título. 2016. Alfredo E. López

À titre d'introduction

Ça insiste. Un élan qui me pousse à écrire/raconter/présenter les pratiques qui sont les miennes depuis 2001 dans un dispensaire municipal en périphérie de la ville de Cordoba. Des pratiques analytiques, hétérogènes, hétérodoxes, diverses...

L'élan mal perçu, des questions surgissent, inévitables et fructueuses : pourquoi, dans quel but, devrait-on partager de telles pratiques avec un certain public ?

La question laisse rapidement la place à une autre : que crée le besoin de montrer le territoire où ces pratiques se déploient ? Et pourquoi intégrer des images, des photos de ces lieux ?

Montrer le territoire ? Un territoire qui se montre, qui présente ? Une esquisse de réponse s'exprime dans un essai de John Berger intitulé « *Dix dépêches sur le sens du lieu* », qui dans l'un de ses paragraphes, dit :

Les pauvres n'ont pas de résidence. Ils ont un foyer parce qu'ils se souviennent de la mère, de la grand-mère ou de la tante qui les a élevés. Une résidence, c'est une forteresse, pas un conte ; elle maintient les sauvages à l'écart. Une résidence requiert des murs. Presque tous les pauvres rêvent d'une petite résidence. C'est comme rêver de repos. Quelle que soit la congestion, les pauvres vivent dans ce qui est ouvert, où ils s'improvisent des endroits pour eux, et non des résidences. Ces lieux sont aussi importants que leurs occupants ; ils ont leur vie propre et n'attendent pas, comme les résidences, l'arrivée d'autres. Les pauvres vivent avec le vent, l'humidité, la poussière, avec le silence et le bruit insupportable (parfois avec les deux : si, c'est possible), avec les fourmis, avec les grands animaux, avec des odeurs qui viennent de la terre, avec les rats, la fumée, la pluie, les vibrations qui viennent d'autre part, les rumeurs, avec la tombée de la nuit, et les uns avec les autres. Entre les habitants et ces présences, il n'y a pas de démarcations claires. Inextricablement mêlés, ensemble, ils forment la vie du lieu.¹

La présence du territoire dépasse la simple géographie, on parle de territoires affectifs, de puissance, de tristesse, de multiples modes d'existence, de multiplicité des corps, animaux, paysages, qui ne forment pas une unité, ni encore moins un tout. Environnement affectif et existentiel.

La continuité de ce qui est contigu. Des lieux aussi importants que leurs occupants. Il n'y a pas de démarcations claires.

Dans une interview de Berger et son fils, lui aussi artiste plasticien, accordée à Emmanuel Favre (2008), Berger ajoute :

Quand on parle de lieu, on pense instinctivement à un endroit. Or, je me demande si le lieu n'est pas avant tout une partie du corps.²

Le corps s'étend ou se prolonge dans le lieu. Pour moi, c'est quelque chose de typique du travail des agriculteurs. Leurs corps, marqués et stigmatisés par la charge du travail, ressemblent au lieu où ces charges de travail se sont accumulées au cours des années.

(...) En même temps, ces limites laissent toujours passer quelque chose ; la peau laisse passer la sueur... Ce qui s'avère fascinant dans la relation et le lieu, c'est précisément ce qui se

¹ John Berger, *Dix dépêches sur le sens du lieu*, in *Le Monde diplomatique*, 2005.

² Yves Berger, John Berger et Emmanuel Favre, *Desde el taller*, Barcelona, Editorial Gustavo Gili, 2009, p. 8

produit du point de vue des limites, de ce qui les traverse et de ce qui reste à la marge. **Cet espace intermédiaire est très mystérieux.**³

.....

Espace intermédiaire, inter, espace entre.

Des images qui montrent des territoires, des corps, des corps comme des territoires, des intimités, des extérieurs, de extimités. Des images qui montrent, qui offrent à voir, des images qui convoquent nos regards...

Cette tension que créent les images, tension entre ce que l'on montre et l'acte de regarder me mène à un autre texte. Un texte de Georges Didi-Huberman, *Blancs soucis*⁴,

Regarder n'est pas évident. Parce que regarder va et vient. Il arrive, par exemple, que regarder consiste à garder deux fois. Pas uniquement garder, unilatéralement, garder dans le sens du geôlier qui surveille, qui garde de temps en temps, qui regarde son prisonnier par le trou du judas pour s'assurer de son enfermement hors du monde, de sa servitude. Mais plutôt : garder deux fois, ou plus, garder pour aimer, pour supporter, pour s'approcher et ne pas conserver une distance surveillée. Garder pour s'occuper et maintenir en vie. Garder dans le sens d'une mère qui protège son enfant contre vents et marées et le regarde de temps en temps, veille sur lui pour s'assurer de son ouverture au monde, de sa liberté. Il arrive également que regarder consiste à ne rien garder du tout. Dans ce cas-là, c'est accepter de perdre –ou tout du moins ne pas conserver, ne pas appréhender jusqu'à la dernière limite, ne pas posséder ce que l'on regarde, quand ce que l'on regarde bouge (un papillon qui bat des ailes et nous échappe au loin) ou quand c'est notre propre regard qui bouge (j'accepte alors de renoncer au papillon et de laisser mon regard déambuler autre part, par exemple vers lent mouvement des nuages derrière le papillon).

Le regard va et vient. Ce qu'il attrape ici (ou maintenant) il le perd là-bas (ou juste avant, ou juste après). Il n'y a pas de regard sans cette dialectique, pas de regard sans ce mouvement perpétuel, sans ce jeu permanent du gagnant-perdant.⁵

Bureaux transpercés

Après m'être absenté quelques semaines du dispensaire, au retour, une belle plante grimpante enveloppe la vieille vitrine où je conserve papiers, livres, jeux de société... À travers une petite grille d'aération de gaz, inutilisée depuis longtemps, l'isolante plante grimpante a investi ce lieu laissé à l'abandon. Espace fermé ?

³ *Ibid*, p.9.

⁴ Georges Didi-Huberman, *Blancs soucis*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2013, p.69

⁵ *Ibid*, p. 69.

Je ne suis pas du tout surpris que la vie sauvage pénètre dans cet environnement de consultation. Plusieurs fois, les chevaux des calèches du quartier exhibent leur tête par la fenêtre pendant les consultations, les gamins grimpent sur la grille jusqu'au toit, utilisent la fenêtre comme escalier, avec une musique de « cuartetos » à plein volume exécutée comme une litanie, une prière, toute une saison à écouter Pimpinela, la musique jouée jusqu'à plus soif par la voisine d'en face. Boue, guanos apportés par les chaussures des enfants, des hommes, des femmes, ou mes propres chaussures.

Je respire ce territoire, je traverse ses rues, ses terrains vagues remplis de fleurs des champs, ses flaques, ses maisons de fortune – « je vis dans un quatre par quatre »⁶, disent beaucoup d'habitants avec ironie – de petites maisons en constante modification. Presque tous mes patients vivent ou ont vécu ici.

Littoral, là où la ville se termine, où d'anciens champs illégaux de soja ont été recouverts de glyphosate et qui sont en grande partie aujourd'hui habités par des centaines de familles.

Marges (par rapport à un centre diffus et à un orgueil) où nous avons respiré des années durant les déchets des fours crématoires du cimetière.

Être, traverser, parcourir ces géographies, ces territoires... Quel impact ont les pratiques ? J'entre et je sors de ce territoire. Je n'y vis pas comme la moitié de mes patients, et il ne les touche pas tous de la même manière. Mais il y a quelque chose dans ce paysage qui s'adosse aux corps, qui transperce la peau et qui donc ne reste pas à l'extérieur des tentatives de pratique analytique et autres pratiques (communautaires, sociales, institutionnelles...).

Je dis cela comme j'affirme également : le territoire n'est pas un simple contexte, tout comme les images ne représentent pas, n'illustrent pas.

Un mercredi comme un autre

Un matin, une femme arrive au dispensaire et demande l'aide urgente d'un médecin car sa jeune voisine, d'environ 25 ans, a retrouvé son bébé mort au petit matin. En moins d'une heure, un jeune médecin généraliste revient totalement choqué. Il dit seulement : « Ce que je viens de voir, je ne l'avais jamais vu, ni pendant les gardes, ni dans les livres. Une souris a mangé la tête du bébé. »

L'infirmière me demande de l'accompagner, et en quelques minutes nous sommes dans cette maison. C'est une petite maison avec une pièce, quatre par quatre, toit en tôle, sol en terre battue. Cette femme avait laissé ses trois enfants dormir dans l'unique lit et s'était absentée

⁶ "Quatre par quatre" fait référence aux dimensions minimum d'un logement précaire, 4 m x 4 m, mais c'est également le nom que l'on donne aux véhicules tout-terrain propres à la classe supérieure.

quelques heures. À ce moment-là, la scène est plus ou moins la suivante : des inspecteurs de la police judiciaire qui examinent la maison, des agents qui comptabilisent les trous de nids de souris, des voisins massés autour de la maison, formant une sorte de cercle, des enfants qui pleurent, des chiens qui aboient, et la femme qui regarde, totalement perdue, dans le vide absolu. Au moment où ils essaient d’emmener le corps inerte, cette mère commence à hurler comme une louve blessée. Je l’étreins fortement, très fortement. Je ne suis pas là, et en même temps tout mon être est là, mélangé à ce corps. Elle s’écroule dans mes bras. Son/mon corps inerte également. Après s’être écroulée, en quelques secondes elle se lève en riant, et demande à toutes les personnes présentes de préparer la maison, qu’elle revient, qu’ils préparent les vêtements du bébé, qu’elle s’en va et revient, que ce n’est qu’une formalité, qu’il va se réveiller. Elle dit à nouveau la même chose à ses autres enfants, qu’ils sortent les vêtements qu’elle avait mis à sécher au soleil la veille, et qu’ils les préparent, qu’elle va à l’hôpital avec l’enfant et qu’elle revient tout de suite... qu’elle revient tout de suite... qu’elle revient tout de suite.

Elle monte dans une voiture de la police qui suit l’ambulance judiciaire.

Fin de la scène.

Nous retournons au dispensaire en silence. Je sens le corps de cette mère adossé au mien. Ce n’est pas une métaphore. Son corps de pierre, de verre, me tire vers la terre.

Quelques jours ou semaines plus tard, je ne me souviens plus, elle apparaît à la porte du cabinet. Sans rien dire, elle entre. Elle s’assied. Elle ne dit rien. Elle ne parle pas. Nous restons totalement silencieux pendant je ne sais combien de temps. Je lui dis qu’elle peut venir quand elle le souhaite, autant de fois qu’elle le souhaite, que tous les matins elle me trouvera à cet endroit.

La scène muette se répète quatre ou cinq fois. Silence complet, ou plutôt non. Non non ! On attend les voitures passer, le vent, les rires des enfants, les cris, le territoire entier est présent.

Une fois, qui sera la dernière, mais comment le savoir?, elle commence à pleurer doucement et silencieusement. Elle se lève, je l’étreins. Nous nous étreignons.

Après cela je ne la vois plus. Elle dit seulement merci. Pendant un long moment, je continue de l’attendre. Puis quelqu’un, un voisin, je ne me souviens plus, me dit qu’elle a quitté le quartier, assez loin d’ici. Loin.

Je continue de l’attendre.

Didi-Huberman, encore une fois :

Pleurer face à l’autre et, pire encore, face aux autres réunis en communauté serait donc, avant tout, *exposer notre impuissance* et notre abandon jusqu’à perdre notre réputation. S’exposer, rester nu jusqu’à ne plus pouvoir parler, voir ou agir. Être moins qu’un visage, en somme, moins qu’une personne : une pauvre grimace de la désolation. Comme un arrêt (arrêt sur image ou image

en boucle) dans le rythme entrecoupé du sanglot, du rictus, du corps écroulé., Tout cela dans un état où l'on semble ne plus avoir de force et ne pas pouvoir faire autre chose que nous lamenter *in situ*, sin fin : état d'impuissance, d'impossibilité. La langue française possède une expression pour désigner cette impuissance et l'impossibilité réunis dans la *pauvreté* la plus absolue : « Il ne nous reste plus que les yeux pour pleurer. ».⁷

Ni être touché par les larmes de l'autre ni l'indifférence agressive ne contrecarrent la culpabilité. Aucune identification humanitaire. Ne pas pleurer sur ceux qui pleurent ne sert à rien. En tout cas à entrer dans le champ des possibles.

Le soulèvement est fils des pleurs. Ces larmes silencieuses sont assourdissantes. Combien de mouvements, combien d'actions, combien de révoltes naissent des larmes. Force de soulèvement qui va de la douleur au désir, à l'action. Des larmes qui disent non à un état de fait, qui disent non dans un geste digne et puissant. Ensuite, ensuite on pourra tout dire ou presque tout...

Détruire, dit-il ...

Maintenir dans le lieu de l'impuissance, ne rien espérer, mais plutôt une attitude d'attente, de disponibilité, sans réputation, nu face à la vie nue. Vacuoles de solitude, comme dit Deleuze, vacuoles de solitude et de silence pour quelque chose qui ne peut être dit, montré, détruit...



Sin título. 2016. Rosa H. Calanocce

⁷ Georges Didi-Huberman, *Peuples en larmes, peuples en armes*, Les Éditions de Minuit

Territoire pris / pris par le territoire

Elle me surprends régulièrement à me demander : Mais que fais-je ici ? Et malgré l'insistance de la question, elle ne me sort pas de là, au contraire, elle me confirme dans ce lieu avec une autre question : et pourquoi pas ? Dans quel autre lieu ?

Deux situations :

1. La prise de terres par un groupe d'habitants et d'habitantes.
2. La prise d'un terrain par un groupe de femmes.

Depuis 2007, année où une ville complète de la côte a été transférée vers un terrain voisin du dispensaire, d'autres personnes sans terre ni logement ont commencé à s'installer petit à petit en marge de cette mini ville. Petit à petit, 40 ou 50 familles ont installé leurs maisons de fortune sur ces terrains « à personne ».

Le conflit éclate quand commencent les menaces envers les habitants de la part de « personne ne sait qui », des gens qui disent faire partie de l'entreprise de construction Gamma.

Beaucoup de femmes, dont certaines sont mes patientes, expriment leurs angoisses et leur peur d'être expulsées.

Au cœur de la négociation que quelques-unes de ces femmes mènent avec les supposés représentants de l'entreprise, soudain, apparaissent des bulldozers et des employés qui commencent à encercler la zone avec des piquets et des barbelés.

Elles viennent au dispensaire. En quelques minutes nous sommes là-bas. Des corps forment des barrières humaines face à la progression des machines. Des femmes apeurées, des hommes, des enfants qui crient, des chiens... toujours des chiens.

On arrive à les arrêter.

Refus : avocats, représentants, stratégies du pouvoir pour diviser les habitants. En quelques mois, ils acceptent de se déplacer vers des terrains voisins en échange de matériaux de construction fournis par l'entreprise.

Ils forment une coopérative, organisent le terrain et tracent ce qu'ils souhaitent être un nouveau quartier. Sans intervention de l'État ni d'aucune entreprise, cette nouvelle colonie qu'ils appellent par consensus « Nueva Esperanza » (Nouvel espoir) regroupe aujourd'hui 600 familles, et la seule présence de l'État dans ce nouveau territoire est pendant des mois une sorte de poste de police improvisé dans un petit bureau roulant, dont la seule mission est d'empêcher l'arrivée de nouvelles familles et l'entrée de matériaux de construction.

Surveillés, toujours surveillés : dans leur volonté d'occuper un petit coin de terre, surveillés dans leur volonté d'avancer sur leurs maisons, surveillés jusqu'au simple désir d'une

autre vie possible. L'ordre est qu'il « ne se passe rien ». Des *Cobanis*⁸ mercenaires, envoyer pour exécuter une chasse aux espoirs.

Injonction policière que les habitants contournent avec différentes stratégies nocturnes pour faire passer les matériaux par une frontière et ainsi pouvoir avancer sur leurs logements.

De nouveaux habitants continuent d'arriver, souvent des immigrés venus de pays voisins, qui amènent des matériaux, tirent des câbles, se raccordent au réseau d'eau, plantent des arbres. Des mouvements et des actions pour « qu'il se passe quelque chose ».

Presque toute cette nouvelle population fréquente le dispensaire. Et en tant qu'équipe de cette institution, qui est également publique, nous essayons de nous cartographier, cartographie affective et professionnelle, cartographies subjectives qui nous perdent, qui nous trouvent. Dans ce contexte apparaît également, mais depuis d'autres coordonnées, la ou les questions sur le faire, sur les pratiques possibles sur ce territoire. La possibilité/difficulté d'une pratique qui se prétend analytique, clinique située, et qui est marquée et démarquée par différents discours et actions : de l'État, sanitaires, communautaires, mais également analytiques, philosophiques, littéraires, artisanaux...

Des pratiques qui tentent d'être attentives aux lignes de fuite, à une certaine composition des forces définies, qui sont perçues par le corps, par les corps, et qui nous traversent sans demander l'autorisation.

Comment avoir la délicatesse de maintenir les singularités que présente chaque événement, et comment dans le même temps faire communauté alors que la précarité de la vie semble s'abattre en une atomisation toujours plus insistante ?

Par où passer, où se situer, comment respecter, accompagner, accueillir ces singularités dans des territoires en conflit. Les mouvements sont également pluriels ou pour être précis, portent l'empreinte de la quatrième personne du singulier de la langue aymara. Comme l'affirme la sociologue Silvia Rivera Cusicanqui : dans la langue aymara il existe un nous qui est singulier, *jiwasaw*. Pour l'instant, cette quatrième personne du singulier résonne, ouvre une porte, nous verrons...

Mais on peut en tout cas affirmer que ces habitants forment un nous singulier, un faire nous singulier qui trace ses propres dérivés non comme simple opposition à des pouvoirs (qu'il s'agisse de celui de l'entreprise ou de l'État), mais comme des actes créatifs qui lancent de nouveaux possibles, qui génèrent de nouveaux modes de liens, créant ainsi d'autres modes d'existence.

Non pas la simple résistance, qui se présente, par exemple, quand la directrice du Cpc, avertie de ces colonies et face aux demandes d'eau et de collecte des ordures, demande comme réponse que nous placions exactement les coordonnées de la colonie pour formuler la plainte

⁸ Cobanis: forces de police

correspondante (« on ne revient pas de l'«ortivo»... » dit Diego Valeriano, est c'est vrai) La première réaction de plusieurs habitants est : « réunissons toutes les poubelles, mettons-les dans des voitures, et jetons-les devant le bâtiment de la mairie (Cpc). » Mais non. Ils décident d'utiliser cette puissance pour tirer des réseaux d'eau et d'électricité. Eux, elles, savent le faire.

Peter Pal Pelbart affirme :

Dans un contexte marqué par le contrôle de la vie comme le nôtre, biopolitique, les modalités de résistance vitale prolifèrent des façons les plus inhabituelles. L'une d'elles consiste à mettre littéralement la vie en scène. Pas la vie nue et brute comme dit Agamben réduite par les pouvoirs à l'état de survie, mais la vie en état de variation. C'est-à-dire des façons de vivre mineures qui habitent nos modes majeurs et qui prennent une vitalité scénique ou performative, une légitimité esthétique et une consistance existentielle, quand bien même nous sommes au bord de la mort ou de la chute, du bégaiement ou du délire collectif ou de l'expérience limite.⁹

N'est-ce pas là une *réalité fabulée*, comme la nomme Valeriano dans ce magnifique texte intitulé « *Escuela intervenida y emancipada* » (école intervenue et émancipée)¹⁰ ? Les habitants qui désertent sans partir, ne se confrontent pas, ils font semblant d'être dans cette réalité majeure mais en développant des mondes parallèles. Je les suis, j'apprends d'elles et d'eux, traçant leurs propres routes, avec des boussoles qui semblent dérégées et d'une certaine manière le sont, parce qu'ils ne croient plus aux pouvoirs centraux, mais sans les ignorer. Artisans de territoires dotés de vacuoles de liberté, où il se passe des choses, beaucoup de choses.

Deuxième moment : la prise d'un terrain par un groupe de femmes.

Des femmes, mères et filles, amies, voisines et autres, qui entretiennent une « copa de leche » depuis les débuts de la colonie, ont besoin d'un endroit pour ces actions, et d'autres qui viennent se préparer. Elles m'impliquent dans ce maillage, je m'implique. Elles choisissent la parcelle dont elles savent qu'elle « appartient » à un *machirulo*¹¹ qui ne vit pas dans le quartier mais s'est approprié trois terrains pour les vendre par la suite. Le terrain qu'elles s'approprient à prendre n'est pas n'importe lequel. Il ne s'agit plus de contourner une entreprise privée, ni même l'État lui-même. C'est l'un d'eux qui en même temps n'est pas l'une d'elles, qui a ses propres apprentis gendarmes qui gardent le petit morceau de propriété privée qu'il a réussi à obtenir. L'*engorramiento*¹² à la lumière du jour – comme le disent les Juguetes Perdidos-, képi brillant à plusieurs mètres de distance. Les femmes avancent. Force vitale qui s'approprie un morceau de terre pour un usage collectif. Ni pour elles, ni pour leurs filles ou leurs fils, ni pour leurs affaires.

⁹ Peter Pal Pelbart, *Composiciones monstruosas. El dispositivo documental en acción*, XXI Jornadas de estudio de la Imagen, Centro de Arte Dos de Mayo, Madrid, 23 y 26 de junio de 2014, en <https://www.youtube.com/watch?v=SLdXLcwxN7U>

¹⁰ Diego Valeriano, *Escuela intervenida y emancipada*, en *Semilla de Crápula*, Fernand Deligny, Buenos Aires, ed Cactus / Tinta Limón ediciones, ps. 77-78.

¹¹ *Machirulo*, façon populaire et ironique de parler d'un macho, un homme machiste.

¹² *Engorramiento*, expression qui signifie « mettre le képi », jouer le policier, le militaire, le garde, etc.

Elles dessinent un territoire sur le sol. Elles se dessinent. Petit collectif, communauté mineure, transitoire, qui pose ses cuerpas¹³ jours et nuits. Il s'agit de l'habiter, jour après jour, 24 heures sur 24. Elles se relaient, déplacent des matelas, cuisinent sous une grande bâche, prennent soin du territoire, s'occupent de leurs enfants, protègent leurs cuerpas des menaces. Je parle de femmes dont la vie productive se déroule en trois actes : elles travaillent dans les maisons de familles étrangères ou dans des usines, toujours dans une relation de dépendance, puis elles travaillent chez elles (enfants, écoles, repas...) et pendant leur temps « libre » elles travaillent à cette prise. Notre présence, à nous qui travaillons dans le centre de santé, est intermittente : leur ramener de l'eau, du lait, leur offrir une consultation médicale s'ils en ont besoin ou simplement être là...

Être là...

Témoins, alliées, agents de la mairie... quelle est notre fonction ? Je me prête à un "Viens discuter avec nous". Surgissent des paroles, des histoires, des peurs... pas dans le bureau, pas dans le dispensaire : il y a des mots qui ne peuvent être dits que là, *in situ*, des mots et des gestes produits là, à plusieurs, parfois je suis l'une d'elles, sous une bâche en plastique bleue qui essaye de nous faire *oublier* les 40 degrés, sur des matelas jetés par terre, avec des enfants qui pleurent et demandent le sein, entourées de chiens, toujours les chiens...

Mais les nuits sont à elles, uniquement à elles. « Ces sujets (sujettes) –dit Oury- ont besoin même de la poussière pour se protéger du jour. C'est pourquoi quand on balaie, il faut le faire lentement"¹⁴

Et alors, pourquoi donner à voir, pourquoi raconter ??

Les questions initiales de ce petit parcours fragmentaire reviennent : que penser de ce besoin d'écrire, d'imaginer des publics, de montrer ? Est-ce de l'ordre du témoignage, d'apporter un témoignage ?

Cela ouvre une tout autre question, mais pour l'heure je dis « témoignage », non pas au sens d'un je qui témoigne, mais bien de l'inverse, c'est-à-dire au sens où être témoin, c'est donner l'élan, le droit d'intensifier son existence. Dans le cas contraire, et comme dit David Lapoujade, on confondrait deux positions, deux attitudes :

Celle qui se sent importante pour avoir vu et celui qui sent l'importance de ce qu'il a vu. Un témoin peut avoir infiniment moins de réalité que ce qui le constitue en tant que témoin. Croire le contraire, c'est être victime de l'illusion selon laquelle ces lieux lucides du monde, ces monades de perfection singulière, au lieu de devoir être justifiés par eux-mêmes, le seraient uniquement par

¹³ Néologisme utilisé par le mouvement féministe pour nommer le corps.

¹⁴ Jean Oury, *Le Collectif*, Paris, Champ Social Éditions, p. ?

rapport à des sujets constitués qui en feraient l'expérience, qui les penseraient, qui les comprendraient dans leurs affections.¹⁵

Il y a quelque chose dans ces expériences, appelons-les mineures, toujours inachevées, intermittentes, qui existent un instant mais qui nous prennent dans leurs causes momentanées, nous faisons et elles nous font cause commune, communauté mineure et évanescence. Elles apparaissent et disparaissent presque en même temps, mais elles ne se produisent que sans que nos corps, nos affects soient perturbés, sans que nous soyons pris par d'autres points de vue, par d'autres manières d'exister selon les termes qu'utilise Souriau. Ni préexistence, ni fondement, rien de supérieur ou d'extérieur qui constitue ces expériences. Elles se maintiennent par leur propre geste.

Cela demande tout un "art" que de faire voir ce que l'on a vu. Faire voir, ici dans le sens, prendre à témoin. Tous les hommes sont témoins à un moment ou à un autre d'un moment de splendeur ou de vérité, même fugace.¹⁶

Alors revenons au départ : des territoires qui se prolongent en corps. Des territoires affectifs et affectés. Des pratiques percées par ces territoires, par d'autres corps. Peut-être que ce qui est concret n'est pas tant la matérialité de ces corps ou de ces territoires, ou pas uniquement, que la vibration, le bruit, qui traverse l'épiderme devenu membrane vivante, sensible. Cet « entre », cet « espace intermédiaire » dont parlait Berger, et qu'il qualifiait de mystérieux.

André Masson définissait la toile comme un épiderme, mais elle se compose de n'importe quel support, de n'importe quel matériau dont il faut dire qu'il est vibratoire, qu'il a pour fonction d'accueillir les vibrations, même les plus infimes, de cette limite. Avec lui, tout se met à vibrer. Non seulement l'oreille, la peau ou la toile, n'importe quel corps vibre.¹⁷

Un entre corps, entre corps/territoires, entre animaux/corps, humains/végétaux.

Et au passage aussi, je risque une hypothèse de l'écriture, de cette écriture, un entre peau/chair comme territoire où quelque chose a commencé à se griffonner. Une fois de plus, et je m'en excuse, j'abuserai du récit, mais cette fois d'un récit de Georges Didi-Huberman (oui, encore). Il s'agit de son livre *Écorces*¹⁸, peut-être ce que j'ai lu de plus beau dernièrement.

Le livre est le résultat de la visite de Didi-Huberman dans le camp de concentration d'Auschwitz – Birkenau. En marchant, il s'interroge sur la possibilité de montrer l'horreur. Il marche à travers Auschwitz transformé en musée de la mémoire, réhabilité comme centre d'expositions, avec ses formes culturelles, et petit à petit il s'éloigne et entre dans le camp de Birkenau, resté presque intact depuis la fin de la guerre, sans modifications. Birkenau c'est autre

¹⁵ David Lapoujade, *Les existences moindres*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2017

¹⁶ *Ibid*, p. 77.

¹⁷ *Ibid*, p. 89.

¹⁸ Georges Didi-Huberman, *Écorces*, Paris, Éditions de Minuit, 2011.

chose, plus proche du site archéologique, un lieu qui exige de marcher par-là « qui s'interroge, à un moment donné, sur ses propres actes de regard »¹⁹

Pendant la visite, il prend des photos, lit des signes et collecte quelques écorces des forêts de bouleau qui bordent le chemin. Il nous rappelle que les écorces de bouleau ont été utilisées comme support d'écriture et de représentation. Peau et chair des arbres et également support d'écriture. L'étymologie nous renvoie au latin impérial, *scortea*, qui signifie manteau de peau. Des images qui nous poussent à faire l'expérience de considérer les écorces comme un manteau, un voile et une peau. Une peau dotée de vie, qui réagit à la douleur. « Puis le latin classique a introduit une distinction précieuse : il n'y a pas une mais deux écorces. En principe, il y a l'épiderme, ou le *cortex*. C'est la partie de l'arbre immédiatement offerte à l'extérieure et c'est cette partie que l'on coupe, que l'on « décortique » en premier. L'origine indo-européenne de ce mot se réfère à la fois à la peau et au couteau qui la coupe ou l'arrache. Dans ce sens, l'écorce désigne cette partie liminaire du corps susceptible d'être la première à être atteinte, scarifiée, coupée, séparée.»²⁰

Mais le second mot qu'ont inventé les latins pour nommer l'autre écorce, celle qui adhère au tronc, au corps de l'arbre, est le mot *liber*. Mot qui désigne le matériau utilisé pour l'écriture. *Liber*, qui a donné le mot livre.

C'est là, dans cette seconde écorce, que je situe entre la peau et la chair, que l'écriture est possible. Dans cet entre, cet intermède mystérieux, entre la peau/écorche qui se détache et tombe d'un côté, et la peau/écorce attachée à la chair d'un autre côté. C'est dans cet espace liminaire que certains de ces mots/certaines de ces images ont commencé à s'écrire.

¹⁹ *Ibid*, p.27.

²⁰ *Ibid*, p.68.



Perro. 2016. Alfredo E. López